



MICHÈLE PEDINIELLI

LE PIRE DES CRIMES

LA
MANUF

LE PIRE DES CRIMES

collection Vrai Crime dirigée
par Serge Quadrupani

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-270-3

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

MICHÈLE PEDINIELLI

LE PIRE DES CRIMES

LA
MANUF

Bonus pater familias:

La notion de bon père de famille, normalement attentif et soucieux des biens et/ou des intérêts qui lui sont confiés comme s'il s'agissait des siens propres, est utilisée par les juristes pour désigner l'attitude de référence définissant, dans une situation donnée, la norme comportementale attendue.

Dorothée Dussy, *Le Berceau des dominations*
Anthropologie de l'inceste. Livre 1
La Discussion, 2013

Mardi 7 octobre 2014, 18 h 50, Denis Mannechez pénètre dans le garage Tenzo Autos de la zone industrielle du Mont-de-Magny, à Gisors, dans l'Eure.

Il est venu pour Virginie Mannechez qui l'a fui.

Il l'a traquée pendant quatre semaines et l'a finalement localisée.

Lorsque Frédéric Piard, le patron du garage, s'avance vers lui, Denis sort un browning 6.35 et le tue quasiment à bout portant. Dans la seconde qui suit, il est sur Virginie, assise dans l'habitacle d'une dépanneuse, et l'exécute de deux balles dont l'une dans la tempe gauche.

Il retourne alors son arme contre lui et se tire une dernière balle dans la tête.

Au premier étage, Quentin¹, douze ans, a tout entendu.

Un féminicide terrible, terriblement banal.

Non.

Non, pas seulement.

Virginie Mannechez est la fille de Denis Mannechez.

Quentin est leur enfant.

Denis Mannechez est à la fois le père et le grand-père de cet enfant.

1. Les prénoms ont été modifiés pour respecter le choix de Betty, la sœur de Virginie.

Un couple idéal

Les lecteurs de polars vous le diront : lorsqu'un « couple idéal » émerge sur le devant de la scène, il est temps de se méfier. Parce que dans un polar, on le sait bien, ceux qui s'efforcent de faire briller les atours rassurants de la normalité le font souvent pour dissimuler leur plus grande part d'obscurité. Dans un polar, Monsieur Tout-le-monde est forcément suspect ; Madame aussi, de plus en plus.

Mais dans la vraie vie ?

On entend alors les amateurs de faits divers renchérir : les voisins sont les premiers surpris lorsque sont révélés les secrets cachés derrière les volets clos de la maison d'à côté. « Si gentil »,

« toujours très poli », « jamais un mot plus haut que l'autre », le docteur Petiot, Émile Louis ou Véronique Courjault. Et l'on tombe des nues. Dans la vraie vie, les voisins perdent rarement leur temps à gratter sous les apparences.

De toute façon, des voisins, les Mannechez n'en ont pas beaucoup. Leurs domiciles successifs se situent toujours un peu à l'écart des villages et des lotissements, d'abord à Saint-Pathus en Seine-et-Marne jusqu'en 2000, puis à Cuise-la-Motte, près de Compiègne. Ce sont de belles maisons, surtout celle de Cuise, une grande villa en L, avec dépendances en bordure de forêt. Un standing qui correspond aux ambitions de Denis et Laurence, ce couple qui se rêve en John et Jackie Kennedy.

Lui a créé sa propre société, elle est mère au foyer. Ils possèdent des biens qui font rêver. Outre cette propriété sur un terrain de six mille mètres carrés, le couple s'enorgueillit de berlines et de motos. D'armes aussi, car Denis aime les armes. Dans ce tableau, il y a également un avion de tourisme parce que le mari est passionné

d'aéronautique. Ce qui force d'autant plus l'admiration des connaissances du couple, c'est que cet avion n'a pas été acheté, mais bien *construit* par Mannechez lui-même. De fait, Denis est particulièrement intelligent et sa réussite éclatante, il ne la doit qu'à lui-même.

Né en 1962 à Fouquereuil, dans le Pas-de-Calais, il est le dernier d'une fratrie de sept, qui explose au moment du divorce des parents et du départ de la mère. La nouvelle compagne de son père ne l'aime pas, elle convainc alors celui-ci que Denis n'est pas de lui et s'en débarrasse. La grand-mère étant trop malade pour le prendre en charge, le garçon est placé en foyer. L'enfant comprend vite qu'il doit travailler beaucoup plus que les autres pour s'en sortir et prouver qu'il est quelqu'un. Au début des années quatre-vingt, il se lance dans ce domaine émergent qu'est l'informatique. Il est doué – il sait démonter et remonter un ordinateur – et apprend en autodidacte en dévorant des livres par dizaines. De réparateur télé, l'un de ses premiers boulots, il devient ingénieur en informatique, puis

directeur des ventes dans une société picarde avant de monter sa propre entreprise de vente de logiciels. Dans son livre *Ce n'était pas de l'amour*¹, sa fille Betty rappelle : « Mon père nous a toujours épatés intellectuellement, et j'imagine qu'il impressionnait aussi beaucoup d'autres personnes. » Plus tard, à la barre du tribunal, certains des collègues de Denis Mannechez évoqueront à son sujet la figure d'un « gourou » réussissant à obtenir « de la soumission de la part de ses collaborateurs ».

Avant cette ascension sociale, à la fin des années soixante-dix le jeune homme travaille comme DJ dans des boîtes de nuit du nord de la France. C'est là qu'il rencontre Laurence. Elle a seize ans, lui dix-sept et c'est le coup de foudre. Elle est la dernière d'une famille de la petite bourgeoisie qui voit d'un mauvais œil l'arrivée du « péquenot » dans la vie de leur fille. Comme la liaison se poursuit, les parents de

1. Avec Julien Mignot, *J'ai Lu*, 2022 – *Sauf mention contraire, les citations de Betty sont tirées de cet ouvrage.*

Laurence portent plainte pour détournement de mineure. L'annonce de la grossesse de la jeune fille les force à retirer leur plainte. Le couple se marie le 15 novembre 1980 et emménage ensemble, Laurence est enceinte de quatre mois. Les premiers temps ressemblent à ce que l'on imagine d'un couple de jeunes gens amoureux et rebelles ayant fait plier des parents hostiles : la passion et le bonheur absolu.

Mais ça ne durera pas.

Laurence revient plusieurs fois sur son engagement conjugal, quitte le domicile pour multiplier les allers-retours dans sa famille et en profite pour revoir un ancien petit copain. La santé mentale de Denis est mise à mal : le jeune marié fait une tentative de suicide le lendemain du jour de Noël 1980 en absorbant une grande quantité de médicaments. Sa femme profite de son hospitalisation pour vider leur compte en banque et faire la fête pendant qu'il est en convalescence. C'est sans doute la fracture originelle dans ce couple en train de se construire. Deux mois plus tard, Laurence revient auprès de Denis et leur

vie de couple reprend comme avant car, selon toute apparence, il lui a tout pardonné. Cette version de mansuétude de la part du père sera contestée des années plus tard par Betty: «Le connaissant, je pense au contraire qu'à partir de là, il a bien cerné ma mère, compris que son point faible était l'argent (et la vie légère) et que tant qu'il la tiendrait ainsi, elle serait à ses côtés. En contrepartie, il pourrait demander ce qu'il voulait.»

Le couple grandit ainsi ensemble: Denis étudie et travaille beaucoup, évolue rapidement professionnellement; Laurence devient mère au foyer, apparemment heureuse dans une situation qui lui procure suffisamment d'argent pour adopter le train de vie qu'elle espérait en pouvant dépenser sans compter.

Une douzaine d'années plus tard, une photo fige la *success story* sociale et familiale. Denis pose en costume cravate, le regard bleu face à l'objectif. À sa droite, silhouette longiligne, ensemble rose et petits talons blancs, Laurence sourit. À la gauche du père se tiennent les deux

filles, Virginie et Betty, vêtues toutes deux d'une chemise blanche. Devant lui, les deux petits garçons, Benjamin* et Nicolas*, portent la même veste rouge et le même bermuda bleu marine. Un souffle d'air fait voler leurs cheveux blonds (« Les gens disaient qu'ils ressemblaient aux fils de Cloclo », se souvient Betty). Entre leurs deux têtes, on aperçoit la main de Betty, agrippée au bras de sa sœur adorée, celle qu'elle appelle « Ninie ».

Le *bonus pater familias*, le bon père de famille, est entouré de ses femmes, ses fils se tiennent juste devant lui. L'image est parfaite. La famille, idéale.

Évidemment.

De beaux enfants

Virginie est née le 24 avril 1981. Un an plus tard naît Stéphanie qui décède à trois mois de la mort subite du nourrisson. Certainement un choc pour Denis et Laurence, sans doute une nouvelle fracture pour ces jeunes adultes – ils ont vingt et dix-neuf ans – qui veulent fonder une grande famille. Mais cela n’entame pas leur rêve de dynastie sur le modèle des Kennedy. Betty naît le 7 septembre 1983, neuf mois quasiment jour pour jour après le décès du bébé. Il y aura ensuite Benjamin en 1986, Nicolas en 1989 et la petite dernière, Coralie*, qui naît plus tard, en 1997. Un papa, une maman, cinq enfants...

Il est temps de poser cette vieille question qui surgit régulièrement dans les fratries : sommes-nous tous aimés de la même manière par nos parents, recevons-nous chacun la même part ? Nul besoin d'être plus de deux pour se demander s'il y a un chouchou ou une préférée aux yeux des parents. À partir de ce questionnement, vieux comme la famille nucléaire, on écrit des romans, on réalise des films, on autofictionne. Dans ces histoires, les parents s'en défendent peut-être, ils aiment tous leurs enfants de manière égale, bien sûr, même si l'aîné est si beau ou la petite dernière si craquante, quand même...

Chez les Mannechez, il n'y a pas ce genre de débats et les choses sont extrêmement claires : Virginie est la préférée, point barre. Elle est l'aînée, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à sa mère, elle est blonde aux yeux bleus. Elle est l'enfant parfaite qui correspond en plus aux idées d'eugénisme nazi qui fascinent tant Denis, passionné de théories sur la race aryenne (il n'aime d'ailleurs ni les « bougnoules » ni les

Belges¹). Elle est sage et souriante, décroche de bonnes notes en classe, elle est bien coiffée, on lui achète de jolis vêtements. Denis et Laurence la surnomment « Duchesse ». Betty, de deux ans sa cadette, regarde sa grande sœur avec adoration, elle est son soleil. Toutes ses futures décisions, tous ses choix douloureux, tous ses renoncements déchirants seront d'ailleurs toujours guidés par l'immense amour qu'elle porte à Ninie.

La duchesse blonde trône en haut de la pyramide. Puis arrive Betty. Les photos montrent une petite fille, puis une adolescente, dont le casque de cheveux bruns encadre un visage harmonieux, au regard vif et pénétrant. Une enfant ravissante pour la plupart des observateurs. Mais pas pour son père et sa mère. Celle qui arrive après la mort de Stéphanie, une sorte de remplaçante, a le malheur de n'être ni blonde ni – selon ses parents – aussi longiligne

1. « Procès Mannechez : “Il tirait les volets, mettait la musique très fort. Et là, il nous massacrait” », Doan Bui, *L'Obs*, 14 décembre 2018.

que Virginie. De plus, elle affirme un caractère bien trempé (« une grande gueule depuis toute petite », comme elle se décrit elle-même). On l'habille avec de vieux vêtements, on lui donne des joggings informes. Ses surnoms ? « Alfred » ou « la grosse ». La comparaison entre les deux sœurs est permanente, toujours au désavantage de la plus jeune. Comme dans un conte, il y a la princesse dorée et la vilaine sœur envieuse. Mais nous ne sommes pas dans un conte. Nous sommes dans la réalité d'une famille (puisqu'il faut l'appeler ainsi) dont l'un des nombreux jeux dysfonctionnels consiste à rabaisser la cadette pour faire naître de la jalousie entre les sœurs. Virginie est couverte de cadeaux quand « l'autre » reçoit des babioles. Pire, Denis et Laurence demandent à Duchesse d'appeler elle aussi sa sœur par les surnoms humiliants qu'ils ont imaginés. Devant ses parents, l'aînée obéit. Mais quand elles se retrouvent seules, Virginie redevient Ninie : « Alors, nous pouvions être deux sœurs qui partageaient, deux sœurs qui se confiaient des choses, deux

sœurs qui se projetaient dans l'avenir. Alors on pouvait rigoler ensemble et se dire combien on s'aimait. »

Et les fils ?

Dans une construction patriarcale classique, comme semble l'être le foyer de Denis Mannechez, la naissance d'un fils est célébrée comme une fête : les garçons sont les espoirs de lignée familiale et de perpétuation du nom, la force de travail et la fierté des parents... Bref, on connaît la chanson. Chez les Mannechez, rien de tout ça. Au contraire. Au sein de la hiérarchie établie par Denis, les garçons sont encore moins bien considérés qu'Alfred. Dans l'ultime procès face à son père, Nicolas va témoigner des conditions de « vie familiale » qu'il a connues avec son frère pendant son enfance : « [À Saint-Pathus] On était placés dans la cave, pas de fenêtre, une petite aération côté jardin. Puis un chalet, avec le chauffage, mais on ne pouvait pas aller dans la maison comme on voulait. Après le déménagement [à

Cuise-la-Motte], un autre chalet, plutôt un bel abri de jardin. »¹

Pendant toutes leurs jeunes années, les deux frères sont isolés du reste de la famille, ils n'ont presque jamais accès à la maison principale sauf pour quelques anniversaires ou Noël. Et à l'occasion de quelques photos artificielles où ils posent dans leurs beaux habits bien assortis. Leur seul vrai repas de la journée a lieu à la cantine de l'école; le soir ils finissent les restes des quatre autres, seuls sous la véranda, puis regagnent leur chalet. Parfois, ils retournent à la villa dans l'obscurité en empruntant en courant le « chemin du combattant », le seul passage qui ne soit pas couvert par les caméras de surveillance dont Denis a truffé la propriété. Virginie et Laurence les attendent pour leur jeter des paquets de gâteaux. Loin du regard du père.

Pourquoi haïr ses propres fils ? Pourquoi les placer tout en bas de la hiérarchie familiale ?

1. « Denis Mannechez, la terreur en famille », Julien Mucchielli, www.dalloz.fr, 17 décembre 2018.

Pourquoi vouloir à tout prix les éloigner du reste de la famille, de leur mère et de leurs sœurs ? Sur cette propriété immense, reculée, le père met en place tous les éléments pour séparer les enfants les uns des autres : Virginie doit mépriser Betty ; Benjamin et Nicolas sont maintenus loin des filles.

Car, pour Denis Mannechez, la famille est une construction – *sa* construction – dont il est à la fois le firmament et le centre. Aucun lien ne doit exister qui ne passe par lui. Aucune fraternité, aucune sororité. Surtout aucun amour dont il ne soit l'objet. La famille est une secte dont il est le gourou, ce qui implique le contrôle absolu de tous et l'obéissance aveugle de chacun. Il en est le maître. Il en est le propriétaire. Il exerce par la terreur et la perversité une emprise absolue.

Elle va durer près de vingt-cinq ans.

Des enfants sages

L'emprise commence par la violence et le contrôle.

Les deux fils, Benjamin et Nicolas, ne doivent pas approcher la maison. Jamais. Ils doivent être suffisamment occupés toute la journée pour ne pas en avoir le loisir. Ni même la force. Alors ils sont astreints à des tâches à la fois épuisantes et dénuées de sens. Un jour, Denis Mannechez décide de tronçonner tous les magnifiques arbres de la propriété. Pourquoi ? Sans doute parce que ces arbres lui appartiennent, qu'il a le pouvoir d'en faire ce qu'il veut et qu'il décide qu'il en a envie, car c'est ainsi que cet homme fonctionne. Sans doute aussi a-t-il trouvé une activité pour

Nicolas et Benjamin : il ordonne à ses fils âgés de huit et onze ans de déblayer le terrain de tous les troncs, branches et souches et de les mettre en tas. Ils ne sont munis que d'une hache. Une fois cette tâche achevée, il fait déplacer le tas à l'autre bout de la propriété, corvée absurde destinée à les fatiguer. Ordre leur est ensuite donné d'aplanir le terrain bosselé. Cette fois-ci avec un simple rouleau qu'ils passent à la main. « Tous les jours, après l'école. Cela a duré de mes huit ans à mes dix ans et demi », explique Nicolas¹.

L'emprise se verrouille par la terreur.

Lorsque épuiser ses fils ne suffit pas à Denis Mannechez pour satisfaire sa toute-puissance, il les frappe. Les prétextes sont légion, le père est le seul à en décider : une note à l'école, un regard ou, se souvient même Benjamin, juste « une feuille tombée sur la terrasse et non ramassée ». Lorsque Nicolas témoigne dans l'ultime procès Mannechez, c'est un homme de vingt-neuf

1. *Ibid.*

ans mais sa voix se transforme en souffle pour évoquer les violences passées : « Souvent, il nous sifflait. Et là... On devait arriver au pas de course devant lui. Il nous faisait faire pipi avant, parce que sinon, on se pissait dessus tellement on avait la trouille. Parce qu'on savait ce qui allait se passer. Il fermait les volets. Il mettait la musique. Et là, il nous massacrait. »¹ Denis Mannechez, plus de cent kilos, frappe ses fils de huit et dix ans à coups de poing et de pied comme s'ils étaient des hommes. « La musique était très forte, les voisins se disaient qu'on faisait la fête, alors que c'était tout sauf une fête. Parfois, ça s'arrêtait, parce que Virginie se mettait à crier, le suppliait d'arrêter. Et puis après, il fallait se mettre à genoux, les mains sur la tête. On restait dans cette position. Des heures. Il y avait un miroir. Il partait, et il vérifiait qu'on tenait la position.² » Lorsque la torture s'arrête, les enfants ne peuvent plus marcher. Le temps que

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

leurs plaies et leurs bleus cicatrisent, pour ne pas avoir de remarques à l'école, les garçons sont enfermés dans le chalet, sans recevoir aucun soin. Un jour, Benjamin est tabassé parce qu'il est à la maison alors qu'il n'a pas cours, puis Denis l'enferme pendant deux jours dans une pièce infestée de rats et d'araignées. Le petit garçon en ressort plein de piqûres et de morsures et doit attendre la disparition des marques avant de retourner en classe.

Pour être parfaitement clair sur la violence dont il est capable, assoir la terreur qu'il inspire et écraser ainsi toute sa famille, Denis montre qu'il n'a aucune pitié. Sans raison apparente, il tue un jour le chien d'une balle dans la tête. Une autre fois, il emmène Betty dans le hangar : « Là, je vois tous les animaux alignés sur le dos, avec du sang qui coule. », se souvient-elle, « Tous les poussins, les cochons, les lapins... tous abattus sans état d'âme. »

Car il n'y a pas que les garçons qui sont soumis à des violences inouïes de la part de leur père. Betty en est aussi une victime quotidienne.

Comme ses frères, elle doit dessoucher le terrain à la main et lorsque son père découvre qu'elle a utilisé une tronçonneuse électrique, il la roue de coups, ne s'arrêtant que lorsqu'il est fatigué.

Par deux fois, il menace de la tuer. La première fois, il l'emmène à l'aérodrome faire un tour en avion avec lui. Betty raconte que ce matin-là, elle a senti son cœur gonfler de joie pendant quelques instants parce que Denis n'avait jamais été aussi gentil avec elle et que, pour une fois, il avait pris du temps pour des loisirs ensemble. Mais le bonheur tourne au cauchemar après quelques minutes de vol, lorsqu'il se tourne vers elle avec « son regard de mort » et après l'avoir prévenue qu'elle doit avoir de meilleures notes à l'école, baisse le manche et les plonge dans une chute vertigineuse. Il ne redresse l'appareil qu'au dernier moment en lui demandant platement si elle a compris la leçon. La deuxième fois, c'est un fusil qu'il lui braque entre les deux yeux parce qu'il a trouvé un mégot aux abords de la villa. Il finira par tirer dans la chaîne HI-FI, la seule chose à laquelle tient la jeune fille. Betty

écrit clairement le sentiment prégnant de la précarité de sa propre vie : « J’ai toujours pensé que je serais la première à mourir dans cette famille. »

Outre ces menaces constantes, Betty a également droit à la torture que subit régulièrement Nicolas. « “À genoux !” était une des pires punitions... car en apparence, elle paraît moins violente, mais tous les jours, pendant des heures, pendant des années, cela vous casse. [...] À la fin, je préférais une raclée. J’en ai tellement reçu que cela ne me faisait plus grand-chose. » Elle réussit parfois à glisser du papier toilette sous ses genoux mais gardera toute sa vie une croix de carrelage imprimée sur l’un d’eux.

Les enfants doivent être aussi les serviteurs obéissants de leur père : « Déjà, il fallait préparer son réveil : chauffer la salle de bains, beurrer les tartines, mettre les pantoufles au pied du lit, chauffer et dégivrer la voiture. Le soir, l’inverse : ouvrir le portail – il ne pouvait pas attendre devant le portail, si le portail n’était pas ouvert, c’était “Est-ce que vous vous rendez compte,

bande de bons à rien, on vous demande d'ouvrir un portail et même ça, vous ne pouvez pas le faire!" Il fallait lui enlever ses chaussures, lui mettre ses chaussettes, que la télé soit mise à sa chaîne. », se souvient Nicolas.¹

Virginie est épargnée par les coups, elle est toujours « Duchesse ». On la conduit au collègue en voiture, pendant que Betty doit courir quotidiennement sur les cinq kilomètres qui les séparent de l'établissement scolaire de Saint-Pathus : « la grosse » doit perdre du poids. Et attention à ne pas arriver après la fermeture des grilles, sinon « À genoux! »...

Mais dans la famille Mannechez, il n'y a pas que les coups pour asservir et briser les enfants.

1. *Ibid.*

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE:

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

SERGE QUADRUPPANI
DIRECTION DE COLLECTION

ANNE ECHENOZ
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

CORLET IMPRIMEUR
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2025
IMPRIMÉ EN FRANCE